

Grégoire
Kauffmann

•

HÔTEL DE BRETAGNE

•



*Une famille française
dans la guerre
et l'épuration*

Flammarion

9 août 1944, Quimperlé, Finistère sud.

Sous les yeux de sa femme et de son petit-fils, Adolphe Fontaine est arrêté à son domicile par les maquisards qui viennent de libérer la ville. Roué de coups, promené dans les rues, il est fusillé quelques heures plus tard.

Cette exécution sommaire est le point de départ de l'enquête menée par Grégoire Kauffmann. Avec l'œil de l'historien, il remonte la piste de son grand-père, Pierre Brunerie, l'un des meneurs de la Résistance. A-t-il commandité le meurtre du 9 août ?

En suivant les traces de ce fils d'ébéniste, jeune sympathisant communiste devenu militaire, c'est un destin français que l'on découvre dans ce récit haletant, de la déroute de 1940 aux premières heures de la Résistance, de la clandestinité sous l'Occupation aux débordements de l'épuration...

Exhumée des archives, une étonnante galerie de personnages gravite autour de l'hôtel de Bretagne, repaire de la Résistance quimperloise : notables en cheville avec l'occupant, agents infiltrés, officiers allemands noceurs et tortionnaires, femmes amoureuses qui finiront tondues, héros ordinaires, résistants improbables...

Une véritable comédie humaine de la France des années sombres.

L'enquête intime d'un historien au cœur d'un secret de famille.

Enseignant à Sciences Po Paris, Grégoire Kauffmann est historien, spécialiste des droites radicales. Sa biographie d'Édouard Drumont (Perrin, 2008) a été récompensée par le prix du Sénat du livre d'histoire.

**HÔTEL
DE
BRETAGNE**

DU MÊME AUTEUR

Édouard Drumont, Perrin, 2008.

Le Nouveau FN. Les vieux habits du populisme, Seuil, 2016.

Grégoire
Kauffmann

**HÔTEL
DE
BRETAGNE**

Flammarion

Conseil éditorial : Yann Potin.
Cartes : Aurélie Boissière.

© Flammarion, 2019
ISBN : 978-2-0814-2179-0
Ouvrage mis en pages par Pixellence
N° d'édition : L.01EHBN000932.N001
Dépôt légal : novembre 2019

Pour Marianne

À la mémoire de Thomas Théry



LA MORT D'ADOLPHE FONTAINE

Mercredi 9 août 1944. Adolphe Fontaine, cinquante-cinq ans, sent pour la dernière fois le contact du savon à barbe sur ses joues. Il fait beau dehors, déjà chaud. Presque 10 h 30 : tard pour se raser. Mais aujourd'hui personne ne travaille à l'antenne locale de l'Organisation Todt (OT), l'agence de génie civil et militaire allemande. Fontaine, qui y occupe les fonctions de chef du personnel, n'a aucune raison de sortir. Plus d'ouvriers à compter, plus de Feldgraus pour les surveiller, plus de fiches à remplir ni de salaires à verser. En fait, il n'a plus de travail. Filant vers Lorient, les derniers convois de la Wehrmacht ont plié bagage cette nuit.

Quimperlé est à l'arrêt. On ne sait plus qui la tient en main. Vendredi, une fusillade a éclaté place Nationale. Des pillards avaient voulu mettre à sac l'hôtel du Lion d'Or, abandonné deux heures plus tôt par les Feldgendarmes. Mais il restait des Allemands en ville. Ils ont surgi par la rue de la Paix et tiré dans le tas. Bilan : six morts, autant de blessés. Puis, dans la nuit du 6 au 7, il y a eu le martyr de la jeune Monique Cadic, quinze ans. Arrachée de son lit, traînée par les cheveux, violée au coin d'un champ et achevée d'une balle dans la gorge. Par un Russe blanc, prétend la rumeur, un soudard de l'armée Vlassov. Les Russes blancs, eux aussi, ont levé le camp. Le bruit court qu'ils rôdent dans le bois de Kerbertrand, à l'ouest de la ville. Comment savoir ? Plus

aucune liaison téléphonique ne fonctionne. Les hommes du maquis ont saboté tous les câbles. Louise Fontaine, cinquante-deux ans, presse son mari de rester à la maison aujourd'hui. Adolphe acquiesce.

Tôt ce matin, les premiers FFI (Forces françaises de l'intérieur) sont entrés dans Quimperlé. Par la rue Brémond-d'Ars, où il demeure. Fontaine s'y est établi au n° 39 en février 1943. C'est l'artère principale de la basse ville, bordée à l'ouest par l'Isole et par l'Ellé à l'est. Les deux rivières se rejoignent un peu plus loin, après le pont du Bourgneuf, pour donner naissance à la Laita. La rue abrite d'anciens couvents et des hôtels particuliers aux grandes façades de granit, cachant de vastes jardins baignés par les eaux.

Depuis l'arrivée des maquisards, on se bouscule sur les trottoirs, on applaudit, on pavoise. Qu'ils sont jeunes ! De pauvres hardes habillent ces corps neufs. Quelques-uns ont enfilé l'uniforme britannique. Les plus âgés paradent en pantalons-culottes et bandes molletières hérités de la dernière mobilisation, en 1939. Ils marchent dans le soleil et la poussière. Pas de tireurs embusqués sur les toits. Aucun combat. Les FFI qui encerclaient la ville ont attendu le départ du dernier blindé allemand pour fondre sur leur cible. Le commandant Loyer installe son poste de commandement (PC) à l'hôtel du Lion d'Or, symbole de l'ancien pouvoir. Loyer est le chef de la Résistance locale. Affecté d'un tic facial, il mordille de manière compulsive sa lèvre supérieure avec les dents du bas ¹.

Au guidon d'une petite moto, Louis Rivière surgit avec les premiers libérateurs. Il porte un brassard FFI. Rivière a rejoint le maquis sous son pseudo de résistant, « Saumon ». Lui aussi habite rue Brémond-d'Ars, n° 43. Depuis le 29 juin 1944, il n'est plus revenu dormir chez lui. Pendant son absence, les Allemands ont fouillé sa maison, fait main basse sur sa cave (400 bourgognes, 200 bordeaux) et pillé sa garde-robe (canadienne, chemises, caleçons, chaussettes, souliers, bottes) ².

Rivière passe devant son domicile. Les persiennes sont tirées. Il reviendra plus tard.

Loyer l'accueille au PC du Lion d'Or, la ruche d'où partent tous les ordres. Rivière prend la température, constate la pagaille. Entre deux bourrades, Loyer lui confie la présidence du « Comité de récupération du matériel abandonné par l'ennemi ». Il le charge aussi de trouver un emploi aux quelque mille chômeurs qui, depuis la fermeture des bureaux de la Todt, se mêlent aux pillards. Que Rivière veille aussi à organiser le ravitaillement. Ses deux enfants, Huguette, seize ans, et Loly, treize ans, le rejoignent en basse ville. Tous les trois prennent la direction du 39, rue Brémond-d'Ars, là où Fontaine finit de se raser. Sur le chemin, ils passent devant le n° 34, la maison de tante Charlon. Accoudée à la fenêtre, elle leur fait signe. « Tante, tante, nous allons arrêter Fontaine ! » s'égosillent Huguette et Loly³.

On cogne à la porte. Louise Fontaine déverrouille. L'homme surgit dans son vestibule. Il est menaçant. Louise crie, pleure, imitée par son petit-fils, six ans. Leur chienne Tachette lance des aboiements aigus, hérissée, prête à mordre. Adolphe repose son blaireau sur le lavabo, essuie son visage, cherche ses lunettes. Rivière le surprend dans la salle d'eau. Il brandit un petit colt. Que Fontaine le suive. Immédiatement.

Tachette montre les crocs, écume, se jette sur Rivière. « Arrêtez votre chien ou je lui flanque une balle dans la tête. » Suite du récit par Louis Rivière devant le juge d'instruction qui l'interrogera en décembre 1945 : « Madame Fontaine a ramassé le chien. Fontaine faisant des difficultés pour me suivre, je lui ai donné un coup de poing qui l'a fait saigner de la lèvre. À ce moment-là, il a consenti à m'accompagner⁴. » Autre version, signée Louise Fontaine :

Rivière est venu le mercredi matin 9 août 1944, révoquer au poing, le braquant sur nous. Il dit à mon mari : « Tu n'es plus sous la protection des Allemands. » Mon mari lui a répondu :

« Je n'ai jamais eu besoin d'être sous la protection des Allemands, n'ayant jamais rien fait de répréhensible. » À ce moment, il a flanqué un coup à la figure de mon mari, d'où le sang a jailli et se tournant vers moi, il m'a dit : « Il sera fusillé ce soir. » Comme je disais : « Oh tout de même ? », il répliqua : « J'ai dit ce soir. » Et cet homme a emmené mon mari, le maltraitant malgré les larmes et les cris de mon petit-fils qui appelait son pépé⁵.

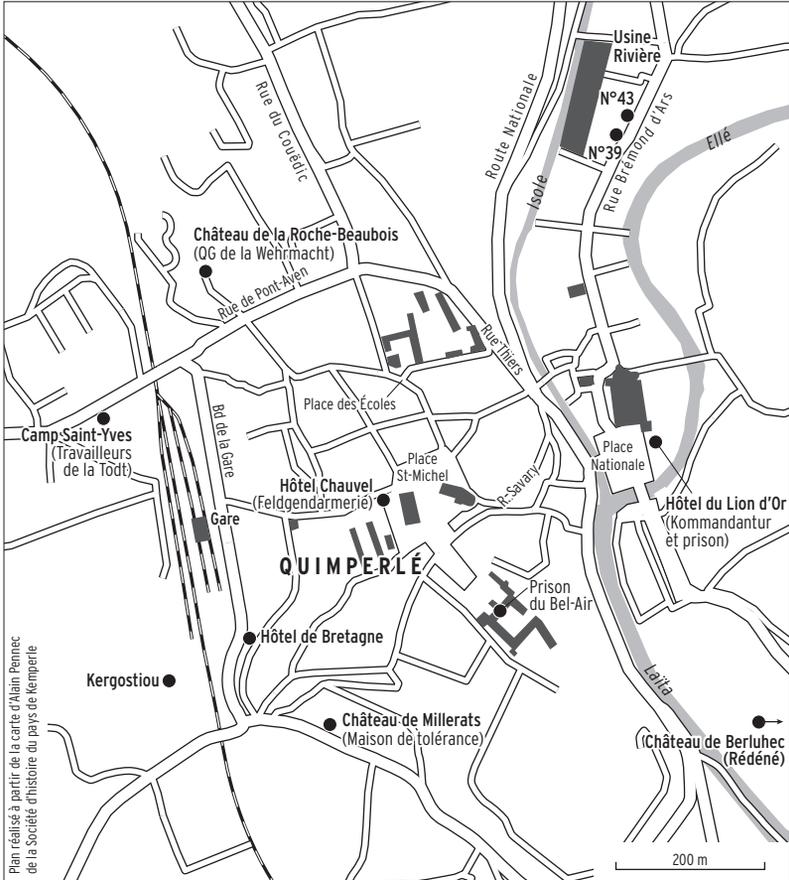
Loly et Huguette attendent leur père dans la cour. Rivière les rejoint avec son prisonnier, suivi de Louise en sanglots et du petit qui gémit. Selon le témoignage de Mme Fontaine, Loly glisse alors au gamin : « Chacun son tour⁶. »

Poussé dans la rue par Rivière, le visage en sang, Fontaine a du mal à voir où il pose les pieds. Myope, il n'a pas eu le temps d'emporter ses lunettes. Louise insiste pour l'accompagner. Rivière l'en dissuade sèchement. Elle se réfugie en pleurs chez son voisin, Joseph Sablé, alerté par les cris du petit qui répète : « On va tuer pépère⁷ ! »

Le chemin de croix d'Adolphe Fontaine commence. Il porte un complet gris foncé⁸. Dans sa main droite, il serre un mouchoir maculé de sang. Un petit groupe se forme autour de lui. Insultes, sifflets, lazzis. À nouveau on le frappe. Après plusieurs centaines de mètres, voici enfin le bout de la rue Brémond-d'Ars. À gauche, la boutique du marchand de vin en gros, Hubert Pivert. Sur le trottoir d'en face, le magasin de chaussures des sœurs Talhouarn.

Fontaine souffle, titube. Sous une chaleur accablante, le cortège s'engage dans la rue de la Paix, longe l'abbaye Sainte-Croix. Les voilà place Nationale, devant l'hôtel du Lion d'Or. Rivière hésite un instant à y conduire son prisonnier. Mais non, il faut tourner à droite, traverser le pont du Moulin de la Ville et, par la rue de la Tour-d'Auvergne, remonter l'Isole sur 50 mètres. C'est ici que les francistes, les Français d'Hitler, tenaient encore permanence il y a une semaine, au n° 4.

L'escorte monte la rue Savary, à gauche. Savary, le « Haussmann quimperlois ». Une rue pentue. Les maisons grimpent



Quimperlé à l'heure allemande

en amphithéâtre sur le flanc de la colline. Rez-de-chaussée bas et sombres, vieux pignons, portes défraîchies, bouts de ruelles. Tous les commerces ont baissé rideau. M. et Mme Hotte observent le groupe qui passe devant leur boutique, n° 18 : « Peaux, taupes, putois, fouines, martres, renards, loutres, lapins, chats. M. Hotte. Grand choix de fourrures. » Eux aussi remarquent le sang qui barbouille la figure de Fontaine⁹. La petite troupe longe le centre d'accueil du Comité central d'assistance aux prisonniers de guerre. En haut de la rue, Rivière abandonne Fontaine à deux jeunes FFI venus à sa rencontre. « Les jeunes geais » : c'est ainsi qu'en famille, Rivière surnomme les gars du maquis¹⁰.

Fontaine et sa nouvelle escorte sont à présent place Saint-Michel, le cœur de la ville haute, le quartier populaire. Lumière aveuglante. Les halles massives obstruent l'espace. Le café de l'Aviation, l'hôtel Chauvel, le restaurant Morvan s'appêtent à fêter la Libération. À gauche, l'ancien couvent des Ursulines, appelé le Bel-Air, du nom de la métairie acquise par les religieuses à la fin du XVII^e siècle. Sous les Allemands, les résistants y étaient torturés. Depuis ce matin, on y enferme les collabos et les étrangers suspects.

Yves Redier des Vallons, trente-sept ans, prend livraison d'Adolphe Fontaine et l'encellule. Numéro d'écrou : le 4. Puis Redier file en voiture au Lion d'Or. Ce matin, Loyer l'a nommé chef de la police des FFI. Redier des Vallons est une masse, un colosse. Du haut de son 1,93 mètre, mitraillette en bandoulière, il incarne la justice du maquis. Ses mains sont immenses, des mains-battoirs. « Un grand beau type, un grand vivant », dira de lui sa belle-sœur¹¹. Son gros nez en toboggan écrase de petites lèvres fines, des lèvres d'enfant quand il dort. Hercule fragile.

Au Bel-Air, Katia Batritchevitch, dix-neuf ans, occupe la cellule n° 5. C'est une brune piquante aux longs cheveux bouclés. Née à Belfort le 6 mars 1925, arrivée à Quimperlé dans les fourgons de la Wehrmacht en février 1944, comme

infirmière de la Croix-Rouge. Katia avait trouvé du travail dans la clinique installée par les Allemands quai de la Laïta, destinée aux troupes d'occupation. Elle officiait dans le cabinet de prothèse dentaire du médecin militaire Koeller. Louis Rivière allait parfois chasser avec Koeller sous l'occupation. Jusqu'au départ de ses protecteurs, Katia « faisait la vie ». Son amant allemand, l'étudiant en architecture Wilfried Guske, cantonnait à Guidel, là où la Laïta se jette dans l'océan. Elle avait sa bande de copines : Odette Vallet, la maîtresse du Feldgendarme Walter Rüksam ; Jeanne Le Fur, couturière rue Savary ; Yvonne et Aimée, deux sœurs dont elle n'a jamais réussi à retenir le nom de famille. Autant de joyeux souvenirs quand, à l'hôtel du Lion d'Or, passé le couvre-feu, on trinquait avec les officiers allemands, on dansait, on bambochait. Yvonne et Aimée restaient parfois dormir sur place ¹².

Sans nouvelles d'Adolphe, Louise Fontaine se morfond. Peu avant midi, elle sort. « Je suis montée au Bel-Air pour faire donner les lunettes de mon mari. L'on m'a répondu que mon mari n'était plus là ¹³. » Fontaine n'a pourtant pas quitté la cellule n° 4.

Redier des Vallons continue d'entasser les suspects dans les cellules de l'ancien couvent. Sa voiture circule partout. Gare à ses coups de frein ! Au Lion d'Or, Loyer est débordé. À quelques pas de son PC, rue de la Paix, une dizaine de femmes subissent la tonte. Des croix gammées ont été peintes sur leur front. La foule les invective, on leur crache au visage. Un jeune FFI les oblige à s'agenouiller. Lentement, il soulève leurs têtes avec le bout de sa mitraillette ¹⁴. L'une d'elles est Léa Talhouarn, vingt-huit ans, du magasin de chaussures de la rue Brémond-d'Ars.

Les nouveaux maîtres de la petite ville s'organisent. Les panneaux de signalétique allemands sont détruits, des hommes désignés pour récupérer le bois et surveiller les stocks de nourriture. Plusieurs suspects sont arrêtés. Des postes de garde sont établis. Les étrangers vont subir un strict contrôle.

Des Belges, des Hollandais, des Nord-Africains, des Espagnols sont conduits au camp Saint-Yves, près de la voie ferrée¹⁵. On débouche des bouteilles d'avant 1940, on s'embrasse, on chante. On est chez nous. Pendant ce temps, comme à l'ordinaire, les agents de la mairie assurent le ramassage des ordures.

Sur le pont du Bourgneuf, Rivière donne des instructions¹⁶. Rue Brémond-d'Ars, un autre homme s'emploie à remettre de l'ordre. Il a trente ans. Lui aussi est couvert de poussière. Le nerf de bœuf qu'il tient dans la main est son bâton de commandement¹⁷. Ce meneur est l'un des chefs de la Résistance locale, le bras droit du capitaine Loyer.

Cet homme, Pierre Brunerie, est mon grand-père. Le père de ma mère, Joëlle.

Vers 15 h, Louise Fontaine se rend à nouveau devant le portail du Bel-Air avec son petit-fils. Dans son sac, les lunettes d'Adolphe et des médicaments. Des soldats FFI montent la garde.

J'ai trouvé un jeune compatissant qui a bien voulu se charger de donner les lunettes et un tube de cachets d'aspirine et qui a autorisé mon petit-fils à embrasser son grand-père. Le petit est revenu, me disant que son pépé l'avait embrassé bien fort en lui disant d'embrasser mémé pour lui et de faire une caresse à Tachette, et que pépé voulait également un mouchoir. En effet, le mouchoir de mon mari était plein de sang.

Le « jeune compatissant » déclare à Louise Fontaine : « Madame, votre mari me charge de vous dire de ne pas vous tourmenter, son moral est excellent¹⁸. »

Louise se dirige ensuite vers la gare. Là, devant l'hôtel de Bretagne, elle avise un groupe de jeunes gens. Parmi eux, deux ou trois figures connues. Ces gars travaillaient à l'Organisation Todt sous les ordres de son mari. « Je leur fis part de son arrestation dont ils avaient déjà connaissance. Ils m'ont affirmé que mon mari n'aurait pas de peine à se disculper et que leur témoignage m'était acquis¹⁹. »

Retour de Louise au Bel-Air vingt minutes plus tard. « J'aperçus devant la porte de l'établissement une voiture de police FFI. J'ai pensé que l'on était venu interroger mon mari²⁰. » C'est la traction de Redier des Vallons. Il est de retour à la prison avec Albert Norvès, vingt-deux ans, et Henri Rannou, dix-neuf ans. Rannou est un grand blond aux yeux ardoise. Les camarades l'ont surnommé « Frédo ». Fonceur, violent, c'est l'un des tueurs du maquis. On l'a vu parader cet après-midi devant le Lion d'Or avec sa mitraillette. Depuis ce matin, avec Norvès, il fait partie de la police FFI.

Cellule n° 5, Katia Batritchevitch sursaute. « J'ai entendu Redier venir dans le couloir de la prison en hurlant : "Où est-il ? Emmenez-moi-le [*sic*]." Il parlait de Fontaine, car à ce moment, j'ai entendu les gardiens ouvrir la porte de la cellule de ce dernier et lui dire : "Fontaine, venez avec nous"²¹. » Albert Norvès : « En arrivant, Redier s'est adressé au gardien pour sortir le nommé Fontaine. Étant arrivé au bureau, Redier lui a déclaré : "Fontaine, après jugement du tribunal militaire, vous êtes condamné à mort"²². »

Il est presque 16 h. L'industriel Alfred Jehanno, trente-neuf ans, se trouve en face de l'ancien couvent, sur les marches du bâtiment qui s'élève au milieu du jardin public. Il est en compagnie du jeune Georges Thomas, douze ans, collégien, le fils du receveur de l'Enregistrement. De cet endroit, rien ne leur échappe de ce qui se trame dans la cour du Bel-Air. Alfred Jehanno : « J'ai vu un groupe de Patriotes commandé par Redier des Vallons, conduisant un homme tête nue, vêtu d'un complet gris foncé. Sur un signal du chef, le civil, que je ne connaissais pas, est allé se placer en face des Patriotes, d'une façon très crâne. » Emmené sous un grand tilleul, Fontaine se met au garde-à-vous. « Très crânement », commente Jehanno²³.

Henri Rannou : « Monsieur Redier nous a demandé à mon camarade Norvès et moi, qui de nous deux voulait le descendre, je n'ai pas hésité, et j'ai dit moi. Lorsque cet homme

fut arrivé près du mur, il s'est tourné vers moi, à une dizaine de mètres, et regardant devant lui, il a crié : "Vive la France", au même moment j'ai tiré une rafale de mitraillette, qui l'a atteint en pleine poitrine. Il est tombé face contre terre. » Henri Rannou s'approche du corps et lance à Yves Redier : « Il n'est pas mort, mon lieutenant. » Sur ordre de son chef, le tueur finit sa besogne : « Comme il râlait encore, je lui ai tiré une balle derrière le crâne²⁴. »

Jehanno constate qu'une balle de mitraillette a traversé la tôle de la clôture qui entoure le Bel-Air. Le projectile s'est logé contre le mur d'une maison située juste en face, la maison Moreau. « Un piéton circulant à ce moment aurait pu être tué ou blessé », se plaindra Jehanno dans sa déposition²⁵.

Redier, Rannou, Norvès quittent la prison du Bel-Air. Le corps de Fontaine gît sous le grand tilleul. Les heures s'écoulent. Katia Batritchevitch est extraite de sa cellule pour être conduite aux toilettes. En traversant la cour, elle remarque la dépouille du fusillé au milieu d'une flaque de sang, le complet gris criblé de petits trous au niveau de la poitrine. Katia avait un peu connu Fontaine quand les Allemands étaient là, à la cantine de l'Organisation Todt. Un homme très rangé et très sobre, se souvient-elle²⁶. À l'ombre du tilleul, des FFI creusent une fosse. Le corps de Fontaine y est enfoui en début de soirée.

On ne déplore qu'une seule exécution à Quimperlé au soir du 9 août 1944 : la sienne.

LE MAIL

Pierre Brunerie, l'homme au nerf de bœuf, mon grand-père maternel, est mort le 29 mai 1978. J'avais quatre ans et cinq mois. Miettes de souvenirs. Sensation d'une présence molle, dolente, baignée d'une odeur de cire et de médicaments. Le gris cocon du canapé Knoll où je ne l'ai jamais vu qu'allongé. Le crâne drôlement lustré, avec des petites grappes de cheveux sur les côtés. Le teint brouillé, le geste engourdi, des gilets en V. Ses longs sommeils. Le mot « sieste » immanquablement associé à ce corps, protégé, entouré par les « chut ! » des adultes : « Pas de bruit d'accord ?, il se repose. » Grand chef malade. Petit halo humain dans la pénombre tiède.

Son habitacle, le canapé de Quimperlé, est au fond du salon-salle à manger du 43, rue Brémond-d'Ars, au milieu d'un mobilier resté figé dans les années 1950 : antique pick-up, grand vase Art déco des faïences Henriot (Quimper), boiserie XVIII^e, table à apéro roulante en rotin, peintures post-impressionnistes des toits de Quimperlé. Au bout du canapé, près de la fenêtre qui donne sur la rue, la télé en noir et blanc surplombée d'une antenne en coude. Pierre Brunerie est insuffisant cardiaque. On le gave de pilules qui l'épuisent, diurétiques, librium.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours eu vent de cette histoire d'exécution sommaire. Elle tenait en peu de mots. La rumeur familiale laissait entendre que Pierre

Brunerie avait tiré Louis Rivière d'une situation périlleuse. Une affaire d'« épuration sauvage » à la Libération. La famille d'un collabo fusillé qui aurait porté plainte... Le témoignage de Pierre volant au secours de son ami pour lui éviter la prison... Confusément, je pressentais derrière cet épisode la conclusion d'un pacte scellé entre deux familles, Brunerie, Rivière, sur fond de camaraderie d'anciens du maquis. Ces Rivière que j'ai toujours connus, incrustés dans le décor depuis mon enfance, notables quimperlois comme mes grands-parents.

Ainsi se résumait l'antienne familiale sur « l'affaire Rivière ». Quand le sujet venait sur la table à l'occasion d'un baptême ou d'une communion, le même récit était répété à l'envi, paresseusement, sans chercher à démêler l'écheveau de cette vieille histoire. Le nom de Rivière semblait cacher un non-dit. Son évocation pouvait donner lieu à de mémorables foires d'empoigne, embraser tout le clan dans des contextes d'après-boire. Cette électricité dans l'air avait-elle un rapport avec Fontaine ? Ces orages familiaux avaient peut-être d'autres motifs. Cachaient-ils un autre secret ?

Aucun embarras, aucun tabou dans la mise à distance de cet épisode embrouillé survenu à la Libération. Sinon l'ignorance, l'indifférence. L'assemblée familiale n'avait jamais cherché à savoir. Y avait-il eu procès ? Qui avait porté plainte au juste ? Et pourquoi exactement ? Il aurait fallu mener des recherches, interroger les derniers témoins, fureter dans les dossiers poussiéreux du grenier de la rue Brémond-d'Ars. Dans cette famille pérorante, personne n'avait jamais eu le temps – ni l'envie – de s'y atteler. Unique historien de la famille, j'avais un peu honte de délaissier cette intrigue prometteuse.

En 2014, l'après-guerre s'est invité dans mes recherches. Je tombe cette année-là sur la traduction française du livre de Keith Lowe, *L'Europe barbare*. Cette étude implacable écorne le mythe d'une Europe débarrassée du Mal après la chute du Troisième Reich. Les haines attisées par l'occupant nazi, la

soif de sang, le désir de vengeance firent des peuples du Vieux Continent un mélange hautement combustible. Viols de masse, enfants massacrés, villages rayés de la carte en Pologne, en Ukraine. Partisans décimés par Staline dans les pays Baltes. Épuration ethnique d'un bout à l'autre de l'Europe orientale. En France, en Grèce, en Italie, la justice du maquis avait encadré des dizaines de milliers d'exécutions sommaires. Une Europe couleur sang.

Avec mon complice Emmanuel Blanchard, historien et réalisateur, nous proposons à France Télévisions d'adapter le livre. Rendez-vous est pris avec les patronnes du documentaire qui officient à France 3. Très bien, les garçons, bravo, mais comme vous ambitionnez un *prime*, une diffusion en première partie de soirée, il serait judicieux de vous concentrer sur la France. On ne va pas prendre la main du téléspectateur pour l'emmener chez les Croates oustachis massacrés par Tito, les Ukrainiens violeurs de Polonaises ou les Estoniens qui combattaient l'Armée rouge en 1945. Le téléspectateur n'en a jamais entendu parler et d'ailleurs il s'en fout. C'est pas « *prime* ». Mais un documentaire sur les années d'après-guerre en France, ça oui. Un film qui expliquerait qu'après la guerre, la guerre continue, qui montrerait l'épuration sauvage, les ruines, le rationnement, la violence et la vengeance, on prend. Et il pourrait être diffusé au printemps 2015, il y aura l'actualité commémorative des soixante-dix ans du 8-Mai.

Emmanuel et moi sortons ravis de notre rendez-vous à France Télévisions. Le projet ainsi redessiné nous convient parfaitement. C'est une chance de se voir confier un *prime*. Il faut maintenant rechercher des témoins, exhumer des archives audiovisuelles, construire le film. Tiens, sur l'épuration sauvage, il y a cette vieille histoire de Rivière, il faudrait que j'en parle à ma mère. Et puis Loly, le fils Rivière, est toujours vivant. Je m'en ouvre à ma mère. Mais elle ne sait pas grand-chose de cette affaire. Elle me conseille d'appeler sa sœur aînée, Armelle, « la mémoire de la famille ».

Armelle est prof de physique-chimie à la retraite. Avec son mari Jean-Claude, elle s'est installée à quelques kilomètres de Quimperlé, en lisière de la forêt de Carnoët. À deux pas de chez Loly. Allô Armelle. Oui, elle connaît un peu cette histoire. Le fusillé s'appelait Fontaine. Oui, elle a des documents et oui, à son avis, Loly sait des choses et voudra bien m'en parler. Loly, familier des Brunerie, haute stature aux yeux bleu délavé, physique séduisant ayant auprès de ma mère et ses sœurs un statut intermédiaire de grand frère et de cousin. En attendant, Armelle m'envoie par la poste les photocopies des documents qu'elle détient.

L'attente de son courrier, cinq jours, fut longue. J'aurais dû lui demander de les scanner et de me les transmettre en pièces jointes. Elle est équipée pour cela, son mari est un as en informatique. Il met parfois en ligne des photos et des vidéos de la famille, c'est un web-papi. Enfin les documents arrivent. Après lecture compulsive et quelques coups de fil passés en Bretagne, j'envoie ce mail à ma mère, alors en vacances à Zanzibar avec mon père :

Salut les parents ! J'espère que vous vous dorez bien au soleil de Zanzibar. J'ai eu Armelle au téléphone, elle m'a envoyé des documents passionnants. Pierre Brunerie semble y être allé un peu fort à la Libération ! On recense au moins deux affaires d'exécution sommaire de prétendus collabos (dont un couple), exécutions dont il aurait donné l'ordre, et peut-être commises lui-même. Les familles des collabos lui ont ensuite cherché des noises et ont saisi la justice. Mais la solidarité entre anciens résistants a fait que ces affaires semblent avoir été étouffées.

J'espère trouver plus d'infos dans les archives départementales. J'ai eu aussi Loly, et Armelle m'a mis sur la piste d'autres témoins de l'époque, je pense qu'on va aller tourner une partie du film à Quimperlé.

Bisous.

Grégoire.

Réponse de ma mère :

Cher Grégoire,

Cette histoire m'ennuie beaucoup. Mon père n'est plus là pour se défendre et il n'y a plus de survivants pour assurer sa défense. Les descendants des familles de collabos peuvent raconter ce qu'elles veulent. Avant de mettre en cause ton grand-père, il faudrait que tu aies des documents irréfutables. Et même, dans ce cas, est-ce ton rôle de raconter cette affaire ? N'y aurait-il en France que l'exemple de Quimperlé ? Bisous. Jo.

Depuis que nous communiquons par mail, je n'avais jamais eu droit à ce peu affectueux « Cher Grégoire ». D'habitude, ma mère me donne du « Greg chéri ».



BABEL EN FINISTÈRE

En décembre 1943, fuyant la Gestapo de Toulouse, Pierre Brunerie rejoint à Quimperlé sa femme et ses trois filles, dont ma mère, née au début de cette année-là. Lors de son dernier séjour dans la ville en mars 1940, juste avant la débâcle, on y parlait français et breton. Désormais, en plus de l'allemand, ces langues le disputent au hollandais, au flamand, au russe, à l'italien. Quimperlé accueille des travailleurs et des soldats venus des quatre coins d'Europe, sans compter les Nord-Africains. Depuis la défaite, la population a été multipliée par deux, passant de 10 000 à 20 000 habitants. C'est un maelström bourdonnant, un bariolage de visages exotiques, d'accoutrements bizarres, d'uniformes frappés de sigles incompréhensibles. Le costume traditionnel cornouaillais s'est raréfié. Quimperlé n'avait jamais connu pareil bazar de peuples, pareil brassage de syntagmes.

À cette époque, dans toute l'Europe, à l'atelier, aux champs, dans la rue, au café, chez eux, les hommes sifflent. Siffler, c'est être un homme. Les femmes ne sifflent pas. Il y a une manière quimperloise de siffler. Les nouveaux venus ne cherchent pas à l'apprendre. Ils sifflent des airs à eux, bien haut, bien crânement. Les Belges et les Tchèques, paraît-il, sifflent aussi pendant l'amour. Les Quimperlois se font fort de siffler plus fort qu'eux.

Les travailleurs étrangers sont une chienlit. « La police de cette main-d'œuvre, en dehors des heures de travail, est insuffisante ; de nombreux ouvriers se livrent à l'ivresse et se répandent dans les rues en état d'ébriété », déplore le maire en 1941¹. Espagnols et Belges, en particulier, se livrent au marché noir, resquillent, chapardent. En 1942, le commissaire de police se plaint au préfet du Finistère que ces indésirables « raflent tout à la campagne² ». Contre un litre d'essence, une pièce de machine à moteur, 100 grammes de tabac, ils s'approvisionnent copieusement en lard, beurre, œufs, saindoux, farine, fèves. Ils s'appellent Livien Geerts, terrassier, Emilo Blanes, charpentier, Achille Bekaert, manœuvre, Raphael Ledesma Fernandez, peintre, Mohamed Ben Djamaa, ouvrier mécanicien³.

Pendant qu'ils s'adonnent à leurs petits trafics, c'est la pénurie en ville. On dénombre plusieurs cas de typhoïde et de diphtérie. Le 11 décembre 1943, six cents Quimperloises manifestent pour protester contre la non-distribution de beurre. On évite de justesse qu'elles prennent d'assaut la laiterie du Beaubois⁴. Main-d'œuvre étrangère et paysans « enrichis » cristallisent le ressentiment d'une population citadine déprimée par la faim, l'attente, les maris prisonniers en Allemagne, les cousins sinistrés de Lorient qui débarquent, la croix gammée qui flotte place Nationale. Par chance pour ma mère, les enfants de moins de trois ans ont toujours droit aux bons pour la laine, mais ils sont les seuls à bénéficier de ce privilège depuis 1941⁵.

À l'origine de cet afflux massif d'étrangers, en une accélération du temps sidérante pour la population quimperloise, passée d'un entre-soi somnolent au pullulement cosmopolite de l'occupation, du français à l'allemand, du breton au tchèque, de l'abondance à la mouise, il y a un acronyme, deux lettres, une puissance qui règne, récompense et punit : OT, l'Organisation Todt. L'agence de construction du Reich en charge d'édifier le Mur de l'Atlantique, l'*Atlantikwall*.

« L'Organisation Todt avait transformé notre ville en un vaste marché où l'homme se vendait au plus offrant. À ce spectacle venaient s'ajouter tous les commerces clandestins pratiqués par toutes les races de l'Europe, sous le couvert et au seul profit de l'occupant », se souviendra le maire de Quimperlé peu après la guerre ⁶.

Les stratèges allemands considèrent alors la Bretagne comme la « pierre angulaire de la garde atlantique de l'Europe ⁷ ». Lorient est la principale tête de pont du gigantesque dispositif militaire visant à défendre la côte d'éventuelles incursions anglo-américaines. Par sa proximité avec la grande ville portuaire – 23 kilomètres –, Quimperlé subit de plein fouet le branle-bas qui s'est emparé des chantiers lorientais. À l'arsenal, les bétonneuses tournent jour et nuit. Plus de dix mille hommes sont mis au travail pour construire aérodromes, emplacements de batteries d'artillerie, galeries souterraines, bunkers, bases de lancement de fusées, système de défense antiaérienne...

À partir de 1941, les Allemands font de Lorient le premier port de leur flotte sous-marine. Plusieurs abris sont édifiés en un temps record, destinés aux fameux U-boots, ces « loups gris d'Hitler » qui chassent en meute les navires britanniques dans les profondeurs de l'Atlantique. Déclaré zone interdite, l'ensemble du littoral breton se couvre d'ouvrages fortifiés. Dans le canton de Quimperlé, bordé au sud par une bande côtière de 15 kilomètres, il n'est plus question de s'aventurer sur les plages du Pouldu ou de Kerfany. Plus question non plus d'arpenter le sommet des falaises d'où l'on distingue, au loin, le long ruban mauve de l'île de Groix. *Verboten*. « Sur la plage elle-même, il y a d'abord, posés directement sur le sable, des obstacles antichars : ce sont des sortes de X, formés de rails entrecroisés, à 2 à 3 mètres de haut, que l'on voit se dresser, lugubres, à marée basse », se rappelle Maurice Rouzeau, alors enfant à Moëlan-sur-Mer. À chaque extrémité de la plage, en hauteur, des ouvrages en béton sont installés

avec leurs mitrailleuses. Un peu en retrait du littoral, derrière un réseau de fils barbelés, ce sont encore des blockhaus hérissés de canons lourds et cachés sous des filets de pêche⁸.

Les travaux pharaoniques qui bouleversent le visage de Lorient, cette chaîne de défenses bétonnées, de guets, d'antennes, de casemates, échoient au plus grand employeur d'Europe, l'Organisation Todt. « Jamais, depuis les Romains, n'avait été entrepris ou envisagé à l'échelle du continent européen un programme de travaux aussi colossal », souligne l'historien Rémy Desquesnes⁹. Couvée par Hitler, l'agence de construction allemande dispose de son propre service de liaison SS, dédié à la délivrance des laissez-passer pour pénétrer sur les chantiers, à la recherche des saboteurs, des déserteurs, et au contrôle du personnel¹⁰.

Alléchés par les gros salaires et les primes promises par l'OT, les volontaires étrangers fournissent dans un premier temps le gros des effectifs. Ils viennent pour la plupart des pays d'Europe occupés mais aussi d'Algérie, du Maroc, d'Indochine. Au rythme des tonnes de béton coulé, à mesure que la guerre se prolonge et qu'explose le besoin de main-d'œuvre exigée par l'*Atlantikwall*, le recrutement évolue vers un système de contrainte de plus en plus étouffant. Au printemps 1941, Vichy autorise ainsi l'OT à enrôler de force les étrangers qui séjournent dans ses camps de réfugiés. Parmi ces requis, un fort contingent de républicains espagnols, logiquement tentés de fausser compagnie à leurs nouveaux gardes-chiourme.

Ancienne sous-préfecture pourvue de plusieurs écoles et lycées, d'un hôpital, d'une caserne, d'un parc hôtelier et de nombreux entrepôts d'usines, située à 15 kilomètres du littoral et de ce fait relativement protégée des bombardements, Quimperlé fait office de cité-dortoir pour une part notable des milliers de travailleurs mobilisés sur les chantiers lorientais. Les abords de la petite cité se couvrent de baraquements. L'entreprise de papeterie Mauduit est réquisitionnée, de

même que l'usine de conserves Massuyeau, l'école Sainte-Croix, et l'ancien couvent du Bel-Air. Le moindre gourbi devient une chambrée. Des familles entières sont expulsées de leur domicile pour faire place nette.

Partout des dortoirs, des services de ravitaillement, des bureaux d'embauche sont improvisés. Il faut accueillir les dizaines de firmes sous-traitées par la Todt. La grande ruée vers l'Ouest attire son lot d'aventuriers, d'intermédiaires véreux, d'agents doubles, de filles. La vieille cité bretonne est submergée, saturée.

« Quimperlé peut revendiquer, à juste titre, le triste honneur d'avoir été, comme le disait d'ailleurs l'autorité allemande elle-même, la ville la plus occupée de l'Ouest », dira le maire Alain Le Louédec au sortir des années noires¹¹. En avril 1941, il envoyait déjà cette lettre angoissée au chef de la Feldkommandantur :

J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur les différentes questions, très importantes, qui sont soulevées par l'afflux considérable de travailleurs de l'Organisation Todt dans notre Commune. [...] Les services qui ont à assurer la nourriture de ces ouvriers passent dans les fermes et ramassent le beurre, les œufs, la volaille, les porcs, qui sont tués sur place et emportés immédiatement, ce qui est absolument contraire aux règles prévues pour le ravitaillement, et entraînera une pénurie certaine de ces marchandises, s'il n'y est pas mis fin.

Et d'énumérer les problèmes posés par la congestion de la ville, la crise du logement, le service des eaux insuffisant pour alimenter plus de vingt mille consommateurs, l'insalubrité des établissements occupés par la Todt¹². Adresse du faible au fort, qui restera sans réponse. Quimperlé ignore le tout-à-l'égout. Déjà insupportable avant-guerre, l'odeur fétide émanant de cette affluence humaine pénètre partout, ajoutée aux remugles des vases remuées par la Laïta.

La situation quimperloise se dégrade encore après la pluie de bombes incendiaires larguées sur Lorient en janvier 1943.

Les abris sous-marins de la Kriegsmarine résistent au déluge de feu, mais il devient impossible pour la Todt de maintenir son siège dans une ville aussi exposée. Les chantiers continueront de tourner à plein régime, mais les travailleurs iront dormir ailleurs. La tête de l'Organisation pour Lorient se replie sur Quimperlé. Avec elle, tous les services, intendants, sous-traitants, traducteurs, parasites qu'elle draine dans son sillage. Les Lorientais eux-mêmes sont sommés de quitter leur ville, déclarée zone interdite. Ils se répandent dans les communes environnantes, et par centaines se ruent sur Quimperlé, qui n'en peut mais. Il n'est plus un mètre carré de disponible en ville, mais les nouveaux venus parviennent à s'entasser. L'effet d'engorgement et de multitude produit une tension nerveuse qui rend irritables les habitants du canton.



LAMBEAUX D'ARCHIVES

Le premier courrier d'Armelle contenait une liasse de photocopies accompagnée d'un petit mot :

Cher toi !

Tant qu'à faire, je t'ai mis les états de service de ton grand-père et ta grand-mère et tout ce que j'ai trouvé sur M. Rivière et d'autres... mais ce qui est reproché est nul !

Bises. Si tu as besoin tu me téléphones.

Bisous

Armelle.

Lettres, brouillons, attestations, listes de noms... La moisson est encourageante. Ma tante y a joint quelques articles découpés dans *Ouest-France* sur la Résistance à Quimperlé. Le faisceau de présomptions qui pèse sur Rivière est-il si « nul » ? Comme en attestent la plupart de ces copies, il a bien été poursuivi par la justice militaire pour le meurtre d'Adolphe Fontaine. Je découvre pour la première fois les noms d'Yves Redier des Vallons et d'Henri Rannou, visés par la même plainte.

La remarque d'Armelle s'explique pourtant. Ces pièces ne reflètent en effet qu'une seule version, celle mise en avant par l'inculpé – on ne disait pas encore « mis en examen ». Il en ressort logiquement l'impression que les charges retenues contre lui reposent sur un malentendu.

L'envoi d'Armelle comporte un autre document précieux, qui n'a pas trait à l'affaire Fontaine. Datée du 17 avril 1948, cette lettre est signée du lieutenant-colonel Berthaud, « ex-chef départemental des FFI du Finistère ». Elle se rapporte à une enquête ouverte sur les meurtres commis dans la nuit du 3 au 4 août 1944 à Querrien, petite commune rurale à 12 kilomètres de Quimperlé. Trois membres d'une même famille, les Harnay, exécutés par la Résistance. Berthaud vient d'être auditionné à ce sujet par le commissaire de police de Brest. Depuis lors, explique-t-il, certains détails lui sont revenus en mémoire. Il tient par cette lettre à apporter des précisions aux enquêteurs. Sur les indications fournies avant la Libération par le capitaine Brunerie et le commandant Loyer, Berthaud se souvient en effet avoir été informé de ces exécutions et les avoir approuvées. Il fait savoir que les Harnay renseignaient l'ennemi sur les formations de patriotes engagées dans la région. Ils menaçaient donc leur sécurité. Brunerie et Loyer avaient toutes qualités pour décider de leur liquidation. « Ils ont agi en vertu des ordres qui leur avaient été donnés et dans la mission qui leur avait été confiée pour la Libération du territoire occupé¹. »

À l'évidence, ces précieux papiers sont les débris d'un gisement infiniment plus vaste. Ils regorgent d'indices faisant affleurer d'autres filons. La justice militaire a été saisie, des instructions menées. Il serait étonnant que ces pièces de procédures n'aient pas été conservées. La Résistance quimperloise, la Libération, l'épuration des collabos, toute cette matière vivante palpite quelque part, enfouie dans des cartons.

L'envie me prend de pousser mon enquête aussi loin que possible, au-delà du film sur l'après-guerre, au-delà du cas Rivière. Il m'importe soudain de faire connaissance avec Pierre Brunerie, de retrouver l'homme qu'il fut durant l'été 1944, à trente ans, quand il combattait dans le bocage breton. Le mystère qui enténébre ces affaires d'exécutions sommaires, la violence

qu'elles dévoilent me fascinent. Raisonnée par mon père, ma mère décide finalement d'encourager mes recherches.

Premier réflexe : rechercher sur pagesjaunes.fr le nom de Harnay à Querrien. Je tombe sur un Bruno Harnay, qui accueille avec bienveillance mon appel. Oui, il est bien de la même famille. Quel est exactement son lien de parenté avec les Harnay assassinés en 1944 ? Petit-neveu, cousin éloigné ? Difficile à savoir. Son élocution est un brin dé cousue et je n'ai moi-même aucune information précise sur les victimes de Querrien. Dans le village, « une chape de plomb pèse sur cette affaire », me prévient-il. « Au cimetière, certaines tombes, toujours les mêmes, étaient encore régulièrement souillées de crachats dans les années 1990. » Bruno Harnay évoque aussi « des vipères lancées par vengeance sous les sabots des chevaux », en souvenir d'août 1944.

Je file à Quimperlé le week-end suivant mon appel. Emmanuel Blanchard mise à fond sur l'affaire Fontaine. Un entretien filmé avec Loly serait parfait. À moi d'obtenir son accord durant ce voyage préparatoire. Ma tante Noëlle m'attend à la gare. Tout au long de mes recherches, complétant Armelle, elle sera mon ange gardien, la bonne fée qui veille sur son historien de neveu un peu perdu au début dans l'écheveau du passé quimperlois. Noëlle est l'épouse du fils de Pierre Brunerie. Son mari, Jean-Pierre, fut emporté par un cancer du poumon en 1997. Je le chérissais. Unique garçon d'une fratrie de six, il avait repris le cabinet d'architecte de mon grand-père à Quimperlé. Blagueur, adoré de tous, curieux d'autrui, volubile, aimant refaire le monde jusqu'à des heures avancées de la nuit, Jean-Pierre était le frère idolâtré de ma mère, anéantie par sa disparition à l'âge de quarante-neuf ans.

Noëlle travaille alors comme conseillère au Point d'information jeunesse de Quimperlé. Noëlle et son calme, sa distinction, la distance malicieuse qu'elle place entre elle et le monde. De tous les Brunerie, oncles, tantes, cousines et cousins, c'est la seule que je n'ai jamais vue éméchée. Ils aiment

les effusions bruyantes, la bouffonnerie, les engueulades, la grosse ripaille qui glisse – je fais bien partie de cette tribu. Elle prise la retenue et le raffinement. Noëlle est racée. Faite d’acier trempé, en même temps espiègle. Avec finesse, elle facilitera mes démarches, me donnera les bons tuyaux, m’ouvrira son carnet d’adresses. Je loge chez elle, dans un loft, rue Brémond-d’Ars, entre l’ancien domicile de Fontaine et celui jadis occupé par ma famille.

Je vais rencontrer Loly, revenir avec l’équipe du documentaire pour le tournage, revenir encore, écumer le canton, rencontrer des dizaines de témoins. De mes voyages, je ramène à Paris les archives familiales glanées sur place – elles sont disséminées chez mes tantes. Le fonds Brunerie est une corne d’abondance. Des centaines de documents sur la Résistance, la libération de Quimperlé, l’immédiat après-guerre. Une foule de pièces relatives à l’affaire Rivière, qui avaient échappé à Armelle lors de son premier envoi. Des photos par dizaines, des coupures de presse, et même deux brassards FFI oubliés au fond d’une chemise.

Je tombe un jour sur une malle en carton rassemblant des centaines de lettres, sagement pliées dans leurs enveloppes. Celles de Pierre sont blanches, bleues celles de sa fiancée. Il s’en échappe parfois une mèche de cheveux, un pétale de fleur desséchée, un petit lambeau de tissu jadis imbibé de parfum et destiné à l’être aimé. La correspondance de mes grands-parents court de 1931 à 1946. Avec quelques gros trous : seulement trois lettres en 1941, deux en 1942, aucune pour les années 1943-1944. À partir de septembre 1945, les échanges reprennent à bon rythme, pour se tarir définitivement cinq mois plus tard.

Ces lettres m’entraînent au cœur de leur intimité. Elles racontent leur jeunesse, leur amour, et ce que la guerre en eux a brisé.



UN AMOUR D'IMELDA (1)

Elle chante faux, mais avec quelle ardeur. La scène se passe dans une église à l'occasion d'un mariage. Ils sont cousins par alliance. En cet instant, tandis qu'elle chante, Pierre serait tombé amoureux d'elle. Elle a dix ans, lui quinze. Cette histoire, Maman 2 nous en a bercés dès avant l'âge de raison. « Maman 2 », ainsi ma grand-mère Imelda tenait à ce que nous l'appelions, nous la marmaille, les bruyants, les suceurs de sang. Dénomination imposée d'autorité à tous ses petits-enfants, inconscients du rapt sémantique consistant à dupliquer nos vraies mamans, commuées en numéros de série. En cet instant, donc, Pierre se serait promis d'en faire un jour sa femme.

11 octobre 1931. Imelda a treize ans. C'est la plus ancienne lettre de la malle en carton. Deux courts feuillets adressés à ses « chers amis » : Pierre et son petit frère, Roger. « Voilà déjà huit jours que je suis en pension et je me rends compte qu'on ne s'y ennuie pas. Cependant cela ne m'empêche pas de regretter nos belles vacances, car la vie ici est un peu monotone. » Elle demande à Pierre de lui décrire les fameux pavillons de l'« expo-coloniale ». Il lui en avait tant parlé cet été, de cette expo, et on dit qu'elle va bientôt fermer. Signé : « Votre petite amie Imelda. »

Ces cousins d'été sont de bien chics types, blagueurs, tout pleins de ce grand Paris joyeux qu'ils répandent à larges brassées autour d'eux, avec leur drôle de jargon et leur tour

d'esprit souvent déroutant. Leur petite amie, elle, ne connaît guère d'autre ville que Quimperlé, ancienne sous-préfecture sise aux portes de la Cornouaille. Finistère sud. Lorient est à 23 kilomètres, dans le Morbihan. Le Morbihan est un autre pays. Imelda a passé les premières années de son enfance à Clohars-Carnoët, commune littorale endormie au sud du canton. Sa mère, et la mère de sa mère, y exerçaient comme couturières. Pierre, lui, connaît son boulevard sur le bout des ergots. C'est un vrai titi parisien, écumeur de bitume. À elle, la grève hérissée de rochers, les prairies à goémons, le vent de galerne. À Pierre, la vie dure des prolos de Paris.

Il est un peu breton quand même. À la fin des années 1900, sa future mère, Marguerite Bernard, quitte le Finistère pour Paris. Profession : « domestique », née à Locunolé près de Quimperlé. Ainsi l'indique son acte de mariage. Présence glissante et muette venue grossir les bataillons de bonnes bretonnes. Depuis le Second Empire, elles accostent à la grande Babylone, y peinent et s'y accouplent. Soir de bal, Belle Époque. Jean-Baptiste Brunerie la fait danser. Lui aussi est un déraciné. Tous deux proviennent des deux grands réservoirs de peuples auxquels Paris, qui réclame des bras, s'abreuve de préférence : Bretagne et Limousin. Jean-Baptiste est né à Négremont, hameau perdu aux confins de la Haute-Vienne, plateau de Millevaches. Bastion de gauche. Communautés rurales rebelles et fières dont le legs d'orgueil, d'émotions, se perd dans l'antique mémoire des herbages partagés à égalité il y a des siècles. Terres exploitées « en communaux », disait-on. Landes à bruyère, prés de fauche. L'église est un peu plus bas, au bourg de Rempnat. Par tradition, les Brunerie n'y mettent pas souvent les pieds.

Les parents de Jean-Baptiste – père maçon, mère « sans profession » – sont nés dix ans trop tôt pour profiter de l'école gratuite et obligatoire. Parlaient-ils français ? Selon toute vraisemblance le patois du cru. Ni l'un ni l'autre ne savaient

écrire, révèle l'acte de naissance de Jean-Baptiste : « Le comparant et les témoins ont déclaré ne savoir signer. » Comme beaucoup d'autres garçons de Négremont, Jean-Baptiste s'envole un beau jour pour Paris. Peut-être fait-il une partie du chemin à pied avec les scieurs de long, nombreux en terre limousine. À la fin de l'été, ces travailleurs saisonniers nomadisaient vers les grands bassins d'emploi, où une partie d'entre eux prenait racine. Armés de haches et de scies, ils débitaient planches, poutres, chevrons, voliges, trimaient sur les chantiers pour construire charpentes, merrains de tonneaux, traverses de chemins de fer. Jean-Baptiste appartenait peut-être à leur confrérie. En arrivant à Paris, le jeune homme se déclare menuisier. Il s'installe au cœur du XVII^e arrondissement, quartier prisé par les scieurs de long venus de sa région.

Séduite un soir de bal, Marguerite cède à l'empressement du petit Limousin. Trop vite. Le 30 août 1913, jour de son mariage avec Jean-Baptiste, la forme arrondie de son ventre n'échappe à personne. Elle est enceinte de cinq mois et demi. Tache sur la réputation. Déshonneur des gens de peu. Qu'en dira-t-on ? Sa vie durant, à chaque déclaration devant l'état civil, Pierre vivait un moment douloureux, lui si soucieux de sa dignité. Il voit le jour le 13 décembre 1913. Parents mariés trois mois et demi plus tôt. Est-il d'ailleurs bien le fils de Jean-Baptiste ? Selon ma mère, des bruits couraient sur sa naissance. Origine polluée, dans tous les cas, au regard des normes de l'époque, des convenances. Faut-il chercher dans ce faux secret les germes d'une fêlure intime ? Explique-t-il la pudeur énigmatique de Pierre, le masque d'autorité arboré comme pour mieux déguiser sinon une indétermination ou un soupçon sur son géniteur, du moins une humiliation d'avoir été conçu hors mariage ? Éclaire-t-il son extrême sensibilité toujours tenue sous l'étouffoir ? Autant de traits qui, peut-être, creusent les contours d'une insécurité profonde liée à cette venue au monde non conforme, stigmaté inaugural.

Jean-Baptiste fait une belle guerre de 14. Il en revient avec la Légion d'honneur, décoration rarissime pour un petit caporal.

Pierre naît donc en 1913, suivi de Roger en 1916 et d'Henri en 1923. Les trois frères Brunerie. La famille vit au 51, rue de l'Ourcq, XIX^e arrondissement, dans l'un de ces immeubles en briques rouges et beiges surgis des terrains vagues au début années 1920, les HBM. « Habitations bon marché », ancêtres de nos HLM (« habitations à loyers modérés ») en plus classieux, avec corniches et balconnets pourvus d'une timide touche Art déco. Le parc des Buttes-Chaumont n'est pas loin, Belleville non plus, Ménilmontant à deux pas. Marguerite fait des ménages. Jean-Baptiste travaille dur comme menuisier d'usine. Le soir et les samedis aussi sont occupés à équarrir les planches, car il loue un petit atelier dans le XVII^e, rue Lemer cier, pour arrondir les fins de mois. Puis il s'établit à son compte comme ébéniste. L'affaire démarre plutôt bien. Une partie de la fratrie limousine fait elle aussi souche à Paris. La sœur de Jean-Baptiste est boulangère dans le quartier. Son frère, Léon, proxénète-bistrotier dans le coin, dit la mémoire familiale.

Le ménage réussit à mettre assez de côté pour emmener les enfants en vacances, un été sur deux, de préférence en Bretagne, moins souvent dans le Limousin. Cap donc, en août 1931, sur le Finistère, à Ker Anna, lieu-dit un peu à l'écart du bourg de Clohars-Carnoët. C'est une petite ferme au bord de la route, propriété de l'oncle paternel d'Imelda, marié à la tante paternelle de Pierre. Le terme de cousin à la mode de Bretagne n'est pas usurpé. Les précieux arbres généalogiques tracés par ma tante Armelle à mon intention entremêlent leurs branches en un joyeux fouillis. J'y perds souvent mes repères.

À Ker Anna, Pierre et Roger retrouvent la petite Imelda et son frère jumeau, Pierrot. Jeux d'été. La petite bande court les sentiers, s'enivre d'iode sur les falaises, organise des razzias

de pommes dans le champ de la voisine et chasse les papillons. Quand il faut former des équipes, Pierre et Roger se disputent pour prendre Imelda dans leur camp. Imelda en pince d'abord pour Roger, « plus turbulent et plus hardi », selon ses mots, plus proche d'elle aussi en âge. Attirance réciproque. Pierre, lui, est un grand garçon réfléchi, un peu timide, qui l'impressionne. La glace va fondre. « Nous nous étions aperçus que souvent, nous pensions exactement ensemble et que simultanément le même mot ou la même phrase jaillissait de notre bouche », dira Pierre. Il lui apprend à fumer des cigarettes sur la plage du Pouldu. Elle le taquine sur son accent parisien. Ensemble, ils s'échappent pour de longues balades sur la grève et poussent à vélo jusqu'aux Roches du diable, décor fabuleux composé d'immenses chaos granitiques, où ils perdent leur chemin.

La petite Bretonne qui chante faux a des agaceries délicieuses. Pierre se souviendra d'« une petite fille très mignonne, un air décidé, de grands yeux merveilleux et surtout très purs, et déjà des gestes d'une charmante féminité ». Ses yeux, Imelda les décrit elle-même dans une lettre datée de 1938 : « gris-bleu-vert et tachetés de roux, tel un lac profond sur lequel il serait tombé des feuilles mortes ». Ceux de Pierre sont simplement « marron », précise-t-elle dans la même lettre. Ils jettent parfois vers elle des feux qui la troublent.

La mère et la grand-mère d'Imelda, toutes les deux prénommées Philomène, ont quitté Clohars et leur condition de couturières à domicile pour monter une affaire à Quimperlé. Veuve de guerre, la grand-mère touchait une pension qui lui permit d'acquérir le fonds d'un petit restaurant situé juste en face de la gare, en haute ville. Elle agrandira bientôt le bouiboui pour en faire un hôtel, l'hôtel de Bretagne. Trente-cinq chambres, et, côté est, un panorama sur les toits de Quimperlé présenté comme « unique ». « Cuisine soignée, prix modérés, repas à toute heure, confort moderne », vante aussi le papier à en-tête de l'établissement.

Imelda occupe une chambre à l'étage et aide à servir les clients, tablier blanc et serviette sur l'épaule. Ici, le pouvoir appartient aux femmes. Le père d'Imelda s'y sentira toujours de trop. Ce René Le Garrec est un fantôme. Peu d'allusions à lui dans la correspondance de sa fille. Le matriarcat semble avoir aboli René Le Garrec. Marin dans la flotte de commerce, il s'absente de longs mois en mer. Tant mieux. Sa femme et sa belle-mère détestent l'avoir dans les pattes ou le voir rôder autour des fourneaux. Quand il lui arrive de prendre racine, la première met au point de savants stratagèmes pour échapper à ses tentatives de caresses. Avec l'hôtel à faire tourner, pas question de remettre ça après la naissance des jumeaux. À en croire ma mère, René Le Garrec avait depuis longtemps sombré dans l'alcoolisme quand il fut emporté par la maladie en 1937.

Le gynécée qui préside aux destinées de l'hôtel est un petit condensé d'identité bretonne. Femmes de tête, les deux Philomène portent fièrement la coiffe plate du pays de Clohars-Carnoët. Elles l'amidonnent avec cérémonie dans le fatras d'une petite pièce dédiée aux dentelles et aux points d'aiguille. Montée de l'eau bouillante, l'effluve de gomme arabique et de paraffine qui infuse alors les couloirs s'agrippe encore aux souvenirs d'enfance de ma mère. La grand-mère parle un français approximatif. Elle alterne bizarrement le « tu », qu'elle ne donne qu'aux garçons, et le « vous », réservé aux filles. Sa langue maternelle, le breton, idiome de l'ellipse et de l'indiscipline, langue de la liberté, ignore absolument le tutoiement. Dans l'incommodement de translation d'un parler à l'autre, cette distribution « genrée » du pronom français exprime peut-être une perplexité face à la langue hégémonique venue de Paris et qui est affaire d'hommes – raison pour laquelle ils seraient les seuls à se voir gratifiés de ce bizarre « tu ».

Dévotes et superstitieuses, la mère et la grand-mère d'Imelda craignent par-dessus tout l'orage, cette vengeance de Dieu qui les fait adjurer sainte Barbe et saint Antoine de

Padoue. Aux premiers grondements du Très-Haut, les deux Philomène courent se réfugier dans la cave, s'enferment dans les armoires, se bouchent les oreilles en récitant des patenôtres et en pleurant. La petite Imelda, elle non plus, n'aime pas beaucoup l'orage, mais que le ciel du Finistère est pur une fois que les éclairs ont cessé, rafraîchissant les couleurs de la campagne. Elle baragouine un breton qui, faute de pratique, sera vite oublié, bien qu'elle sût toujours convenablement les paroles du *Bro gozh ma Zadoù* (« Le vieux pays de nos pères »), hymne à la terre du roi d'Armorique, Nominoë.

À la rentrée d'octobre 1931, toute imprégnée du souvenir de Pierre et de leur bel été, émue surtout du petit mot griffonné par lui en partant et qu'il lui a remis sur le quai, Imelda rejoint les pensionnaires en uniforme du collège Notre-Dame-de-Kerbertrand, propriété des Ursulines. Les annales de cette congrégation semi-cloîtrée se confondent avec l'histoire, convulsée, d'une Quimperlé tiraillée entre l'identité religieuse qui fit sa grandeur passée et les exigences d'une modernité accoucheuse de « monstres » : développement industriel, recul de la foi, oubli de l'ancien monde. Bannies, revenues, expulsées encore et toujours là, les Ursulines. Toute ma famille quimperloise est passée par leur enseignement. Imelda y prépara son certificat d'études, ma mère et ses sœurs y étudièrent, des cousines et cousins de ma génération aussi.

Imelda est une élève appliquée. Mais la directrice de Kerbertrand s'inquiète de ce Pierre qui lui écrit si souvent de Paris. Elle soumet un jour sa petite pensionnaire à interrogatoire : « Qui est donc ce Pierre ? Quel âge a-t-il ? Votre maman permet-elle cette correspondance ? » Dans une lettre « écrite en fraude », l'intéressée raconte à son prétendant la « furtive rougeur » venue colorer son visage devant ces questions encombrantes. Et plaisante : « La prochaine fois, je tâcherai de me procurer ton acte de naissance et si cela se renouvelle je lui mettrai le papier entre les mains et je lui dirai : "Veuillez vous en rendre compte par vous-même." »

En 1927, Pierre était entré à l'école Boulle, filière « Métiers d'art ». Il en ressort trois ans plus tard pourvu d'un CAP d'ébénisterie, mention Bien. Son diplôme égrène les matières dispensées au cours de la formation : modelage, géométrie, construction, dessin à vue, dessin industriel. Installée rue Pierre-Bourdan, à 100 mètres de la place de la Nation, Boulle est alors une pépinière de designers Art déco. Le voici donc ébéniste, comme Jean-Baptiste. Il ne sera pas de trop pour donner un coup de main à l'atelier.

Pas question pourtant d'arrêter les études. À la rentrée de 1931, comme l'y autorise son CAP, Pierre est admis à l'École d'architecture des beaux-arts de Paris. Une vie nouvelle, plus libre, commence au cœur de Saint-Germain-des-Prés. « Vie à l'allure accélérée », dit-il, entre les charrettes, la préparation des examens, les croquis grattés nuit et jour, et les mille rituels festifs qui composent alors l'ordinaire de tout étudiant en archi. Lorsqu'à l'École, il faut monter en loge, dans la grande salle divisée en compartiments où chacun est enfermé pour tracer des plans, « nous chantons, mangeons, buvons et quand le gardien s'éloigne on en profite pour faire un tour dans les loges des camarades ». Humour égrillard, bacchanales et potacheries font partie de la culture des Beaux-Arts. Ainsi s'expliquerait, selon ma mère Joëlle, le penchant de son père pour les « blagues salaces et connes » proférées entre amis architectes. Elle garde en mémoire cette expression qui lui faisait horreur : « Ça sent la petite fille qui se néglige. »

À sa petite amoureuse de Quimperlé, Pierre décrit par le menu le bal des Quat'z'Arts de 1933, délire carnavalesque organisé chaque année par les étudiants de l'École :

Nous étions tous déguisés en Chaldéens ou Assyriens ou quelque chose s'en approchant, certains et certaines n'avaient qu'un minimum de vêtements c'est-à-dire ce qu'il faut pour ne pas être arrêté par les agents de la force publique... Enfin passons... [...] Nous avons dîné à l'atelier puis sommes partis jusqu'aux

Champs-Élysées où était le bal. Nous avons avalé force bouteilles de mousseux frelatés, et le petit jour nous a surpris quelque peu vaseux.

L'année suivante, Pierre sera nommé « délégué principal aux Quat'z'Arts ».

Autre moment fort de la vie des Beaux-Arts, la course de chars appelée « balade de Rougevin » :

Nous faisons un char gigantesque (environ 8 mètres de haut). Nous faisons chacun une esquisse et la meilleure idée est adoptée pour le char. Cette année mon esquisse fut choisie. J'avais représenté l'architecture (personnifiée par une femme) immolant un académicien – tu dois savoir que ces gens de l'Institut sont en retard d'un siècle et empêchent tout progrès. [...] Le commissaire de police passe, fait effacer les petits dessins irrévérencieux, et enfin nous partons. Nous passons devant le boulevard Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel et nous jetons les chars devant le Panthéon où un immense feu de joie est allumé. Ensuite nous avons bien ripaillé et bien bu, bien dormi. Il faudra que j'aille voir si l'on projette mon auguste personne sur l'écran, car les caméras furent braquées sur nous pendant tout le trajet. Et dans les actualités nous verrons cette funambulesque cavalcade, où des personnages énormes et grotesques surgissent du troupeau de vivants les accompagnant.

Brefs moments de catharsis volés sur un travail harassant, car Pierre, en plus des Beaux-Arts, enchaîne les petits boulots en atelier pour financer ses études et celles de son frère. Roger marche en effet dans ses pas – école Boulle, bientôt archi. En décembre 1932, mon grand-père est ainsi « décorateur chez un patron, pour amasser quelques gros sous ». En mars 1933, « il gratte pour l'ex-patron de [son] père ». En février 1934, on lui confie la conception de « grosses colonnes en staff avec rampes à néons », commandées par un café rue de Rivoli. Le mois suivant, c'est un ancien professeur de l'école Boulle qui le sollicite pour la décoration du paquebot *Normandie*. Pierre